

Je me casse! Jeunes en rupture

L'autonomisation est un processus nécessaire, de la petite enfance à la vie adulte. Dans un contexte relationnel stable et soutenant, elle permet à l'enfant puis à l'adolescent-e de s'individualiser et de créer de nouveaux liens, de « couper le cordon » sans rompre avec ses représentations parentales.¹ Mais quand le contexte de vie n'est pas en mesure de réguler la séparation émotionnelle, la rupture peut être la seule issue pour lui permettre de construire son autonomie. Certaines institutions et associations accompagnent les jeunes dans ce processus complexe. *axelle* s'est mise en chemin pour comprendre les paradoxes d'une rupture parfois nécessaire.

MÉLANIE DE GROOTE

Première étape de notre périple : l'hôpital du Beau Vallon, sur les hauteurs silencieuses à l'ouest de Namur. On y accueille des jeunes en souffrance, à leur demande, à celle des parents, d'un-e pédopsychiatre, d'un-e juge, etc., dans des cas de maladies mentales, d'anorexie, d'addiction, de dangerosité comportementale ou d'angoisse incontrôlable, par exemple.² De quelques semaines à plusieurs mois, ce nouvel espace physique et psychique va rompre les interrelations familiales et permettre à chaque partie prenante de se recentrer sur elle avant d'envisager de nouveaux liens. Bien loin de l'isolement limite carcéral d'un autre siècle, la séparation thérapeutique intègre désormais les parents et la fratrie dans la prise en charge.³

À l'hôpital⁴

M'barka Baija est référente famille au Beau Vallon. Elle travaille en psychiatrie depuis 20 ans et lutte énergiquement contre la sur-responsabilisation des parents considérant que la socialisation se fait aussi à l'école, au sport, avec les ami-es... Certains parents portent une telle culpabilité qu'ils s'isolent et rompent les liens avec la/le jeune. Ils se vivent comme disqualifiés par les institutions, essentiellement les mères, selon M'barka Baija. Elle

embraie sur l'importance du suivi et de la préparation du retour, y compris au sein de l'école, tant il est difficile d'assumer socialement un séjour en pédopsychiatrie. Généralement, le retour se passe bien. Certain-es reviennent à l'hôpital. C'est inévitable pour les personnes porteuses d'une maladie mentale qui ont besoin de soins spécifiques. Il arrive aussi que des jeunes ou des parents ne puissent plus envisager de vivre ensemble dans des cas de troubles psychotiques, d'extrême violence ou de danger imminent pour l'un-e ou l'autre. Et puis parfois, il y a des retours dans des situations contre-indiquées, par manque de place en institution ou par conflit de loyauté à l'égard de la famille, conclut M'barka Baija.

À des milliers de kilomètres

Dans sa thèse⁵, la pédopsychiatre Marie Delhaye constate que les jeunes « hospitalisé-es » et les jeunes « délinquant-es » ont des niveaux plus élevés de traumatismes pendant l'enfance, avec les scores les plus aigus pour les « délinquant-es ». Leur vécu est caractérisé par une succession de séparations, des expériences de rejet et une discontinuité affective. Dans ce contexte, en quoi une nouvelle rupture peut-elle favoriser un travail réparateur ?⁶

Deuxième étape, direction Faulx-les-Tombes : La Pommeraie, un service d'accueil, d'hébergement et d'accompagnement spécialisé dans l'aide aux jeunes en grande difficulté. Charlotte Ancion est assistante sociale depuis 2008. Pour illustrer les bienfaits de l'éloignement, elle nous parle du projet « Pieds-sur-Terre » qui permet à des jeunes entre 15 et 18 ans ayant commis des faits qualifiés d'« infractions » ou en situation de danger, de partir seul-es trois mois au Bénin. Après une préparation d'un mois, elle/il est accueilli-e dans une famille et par l'équipe pédagogique béninoise. Sans GSM, juste un appel par mois et des lettres. Selon Charlotte Ancion, l'éloignement est tel à tous les niveaux qu'il permet une remobilisation : travail au champ, expédition au puits, préparation des repas, temps de référence avec l'éducateur/trice, etc. Au fil des semaines et de l'expérience de relations bienveillantes avec des adultes et d'un quotidien ritualisé, la/le jeune retrouve un sentiment d'appartenance et reprend confiance. Pendant qu'elle/il fait son chemin au Bénin, l'équipe de La Pommeraie travaille avec son milieu de vie. Charlotte Ancion nous explique que la distance permet de faire prendre conscience aux parents que l'enfant est un symptôme d'un système qui dysfonctionne et dont ils font aussi partie. >>>

Certain-es parviennent à refaire famille au retour, dans le cas de contextes plus maladroits ou négligents que maltraitants. Pour d'autres, le retour se fait en logement autonome mais beaucoup retrouvent des contacts, des petits moments et des souvenirs positifs avec leur famille.

Au CPAS

D'autres ruptures familiales laissent les jeunes livrés à leur sort. Il leur est alors difficile de développer leur autonomie dans un climat de sécurité et de confiance. Retour à Namur pour la troisième étape de notre itinéraire. Au CPAS de Namur, 34 % des allocataires ont entre 18 et 25 ans, estime Philippe Noël qui a présidé la structure de 2016 à 2024. Son expérience montre que, lorsque ces jeunes bénéficient d'un cadre leur permettant de se consacrer pleinement à leur scolarité ou à leur formation, leur passage au CPAS reste souvent bref. Leur désir profond n'est pas de dépendre d'une aide sociale, mais d'accéder à une autonomie stable et valorisante. Or cette autonomie se construit fréquemment dans l'urgence et la débrouille. Ces jeunes enchaînent des petits boulots précaires, tout en assumant seul-es les responsabilités du quotidien : nettoyage, factures, lessives, courses, repas, scolarité, etc. Ce cumul de tâches, sans accompagnement, les épuise et les disperse.

À la rue, ou seul-es

Quitter le foyer peut s'avérer salutaire à condition que la/le jeune atterrisse dans un environnement bienveillant, soutenant et sécurisant, avec des adultes et un cadre de référence. Sans quoi, la société doit considérer qu'elle/il est *en danger* et non *un danger*. Y compris les jeunes en exil exposés à de nouvelles violences dans une société structurellement raciste : la rue, les contrôles policiers, la prison, l'exploitation en particulier sexuelle, les trafics, la clandestinité. C'est ce qu'affirme Nordine Saidi, coordinateur de l'asbl Macadam, un service d'accueil pour mineur-es et jeunes en errance du côté de Bruxelles-Midi. Dernière étape de notre article, sans boussole, sans carte, sans

repères. Selon l'expérience de Nordine Saidi, la rupture avec l'environnement familial procède rarement d'un choix et les jeunes sans-abri sont souvent aussi en rupture de droits, d'écoute, de reconnaissance sociale et institutionnelle. Il parle de jeunes abandonnés que la société a rendu-es vulnérables alors qu'elle devrait les soigner, les protéger et les instruire.

D'autres jeunes passent sous les radars, coincés dans un environnement nocif, avec leurs bourreaux, leurs angoisses, leurs traumas, leurs silences, leur misère, leurs colères... Trop peu d'adultes s'aventurent à leur apporter conseil ou assistance. Leurs difficultés sont aussi liées à la faillite de tous les tiers qui auraient dû intervenir, à la maison, à l'école, dans le quartier ou au club de sport. Il est de la responsabilité de l'État – signataire de la Convention internationale des droits de l'enfant – d'équiper et de responsabiliser tous ces lieux de vie, sans attendre le drame ou la crise. Nadia*, David*, Margaux*, Chris* et tant d'autres n'ont pas eu d'issue de secours. Elles et

ils vivent une solitude et des angoisses qui ne sont pas de leur âge, perdu-es dans un monde d'adultes sans être passés-es par la case normalement douillette et sécurisante de l'enfance, celle qui donne confiance en soi et en ses capacités, celle qui construit progressivement l'autonomie. Il leur manquera toujours quelque chose à l'intérieur. ●

* Prénoms d'emprunt.



© Jimmy Charlier

1. Bernard Golse, « Rencontres, séparations et construction de soi », dans *Soins Pédiatrie/Puériculture*, janvier-février 2018, n° 300, pp.14-41.
2. « La détresse des jeunes filles : enquête en pédopsychiatrie », *axelle* n° 260 (septembre-octobre 2024) et sur notre site.
3. Aline Cohen de Lara, « Séparer pour mieux soigner : le travail du psychanalyste en institution spécialisée », dans *Le Carnet PSY*, juillet/août 2012, pp.49-54.
4. Aline Cohen de Lara, id.
5. Marie Delhaye, *Individuation et détachement à l'adolescence : explorations cliniques et psychopathologiques*, (Thèse), Université Libre de Bruxelles, 2011-2012.
6. Aline Cohen de Lara, id.

« Un lien s'est brisé »

axelle a demandé à quatre jeunes pourquoi elles/ils se sont « barré-es » et comment elles/ils s'en sortent.

Nadia* habite moit' chez sa mère et moit' chez son père avec son frère, sa sœur, son demi-frère et sa demi-sœur, et encore une petite moit' chez les parents de son copain. Elle décrit un environnement toxique chez son père : alcool, sexualisation, violence, dépréciations, harcèlement, etc. Elle s'occupe des petit-es pendant les disputes, elle les enferme dans une chambre pour les protéger. À 18 ans, elle vient de finir sa rhéto avec brio et de faire une demande d'aide au CPAS : *« J'ai trouvé la force de partir après un long chemin personnel, mais aussi grâce à d'autres adultes soutenant et à une amie passée par là. Je sais que c'est la bonne décision et que mes sœurs suivront le même chemin. Je dois leur donner l'exemple pour les aider. J'ai encore du mal à couper les ponts, malgré tout c'est mon papa. »* Nadia stresse : elle sait qu'elle va devoir faire toutes les démarches seule. À propos des scarifications sur ses bras : *« J'en ai honte, je ne les expose pas, mais je ne les cache pas non plus. Les gens font comme s'ils ne voyaient rien. Et les adultes qui en parlent trouvent ça pitoyable, donc je préfère encore qu'ils n'en parlent pas. Je dois me préserver pour devenir une autre adulte. C'est le moment de recommencer quelque chose, mais bien. Si je reviens à un moment donné, ce sera avec beaucoup de modération. Ils ne vont de toute façon pas se demander pourquoi je suis partie. »*



© Loukas Darge

David* a 19 ans. Il manque cruellement de confiance en lui et estime que son enfance a induit une altération de sa perception des choses et de lui-même. Il ne se comprend pas et se sent déréglé. Il a vécu jusqu'à ses 17 ans chez sa maman et son beau-père, dans un brassin d'alcool, de cannabis, de mensonges, de manipulation, de dénigrement et d'agressivité. *« J'étais programmé et programmable. Je ne parvenais pas à penser par moi-même. Les embrouilles sont arrivées quand j'ai commencé à forger mon avis et à défendre mes idées. Alors, ils disaient que j'étais possédé par le diable. »* Vers 16 ans, David s'est retrouvé plusieurs fois à la rue. *« La première fois, je me suis senti perdu. Un lien s'est brisé, j'ai senti à l'intérieur de moi que je ne les considérais plus. »* Il vagabondait, squattait des canapés, mais ça le mettait mal à l'aise. Il revenait pour prendre des affaires et gratter un peu à manger puis repartait sans parler à personne. Cette période reste floue pour lui. Il vivait avec 20 ou 50 euros par mois, il ne sait plus. *« Les conflits se sont retournés contre ma sœur, on lui disait qu'elle commençait à se comporter comme moi. Il fallait que j'y fasse attention, donc j'ai repris contact avec elle. »* Depuis un an, le CPAS lui apporte une sécurité financière mais ça reste très compliqué au niveau émotionnel. Il dit qu'il aurait dû vivre autre chose pour grandir. *« J'ai l'impression que je n'ai reçu que du faux amour quand j'étais petit. Je me sens encore comme un enfant qui a besoin d'être couvé. »* Il a repris contact avec son père biologique et reconnaît sa dépendance affective vis-à-vis des mamans de ses copains.



© Jimmy Charlier

Margaux* est au CPAS depuis un an. Elle garde un très bon lien avec sa mère. C'est surtout avec son beau-père que c'est compliqué, même s'il a filé un coup de main pour son déménagement. Brusquement, sa voix s'étrangle, son rire se fait nerveux, ses yeux transpirent : *« Comment le dire... Comment adoucir un peu la chose... Quand j'étais petite, j'étais très proche de lui et... En gros, il m'a agressée sexuellement fréquemment quand j'ai commencé à devenir ado. C'est la première fois que je le dis à une adulte, c'est pour ça que j'ai du mal à parler. Le dire, c'est un peu comme me le rappeler. Je pleure mais j'ai appris à l'accepter. »* Quand la mémoire traumatique s'est révélée, vers 15-16 ans, Margaux refusait d'être touchée, elle s'enfermait dans son silence, seule. Elle s'est retrouvée coincée dans un rôle de « troisième parent », comme elle dit. Sa mère était malheureuse en couple et Margaux s'est occupée très tôt de son frère et de sa sœur pour la soulager. Les études ont été la bonne excuse pour prendre le large à 19 ans. *« Je devais me bouger pour moi si je voulais espérer avoir un métier qui me plaît. D'un autre côté, ça m'angoisse pour ma petite sœur qui est trisomique et encore plus vulnérable. S'il se passe un truc, elle ne le dira pas non plus. J'y pense souvent. C'est très compliqué, mais je n'arrivais plus à rester dans la même pièce que lui. »* On lui demande pourquoi elle n'en parle pas avec sa maman : *« Ça la briserait trop. Elle est trop sensible et très attachée à moi. Elle se dirait qu'elle n'a pas été là pour moi, alors qu'elle est bloquée par les enfants, elle est bloquée financièrement. C'est tellement un poids à porter que je n'ai pas envie que quelqu'un d'autre doive le porter aussi. Je dois travailler sur moi-même mais je me voile encore beaucoup la face. Je n'ose toujours pas aller voir de psy. »*

Chris* est orphelin de père. Il a rompu tout contact avec sa mère, pas par choix mais pour son bien-être, précise-t-il. *« Elle était sous l'emprise de la drogue, de l'alcool et de son mec. On vivait dans la misère, dans la saleté et j'étais abandonné. Je fuguais souvent mais elle s'en foutait tant qu'elle avait sa dose. »* À 16 ans, il habitait en alternance chez l'une de ses sœurs avant de pouvoir s'installer seul grâce au CPAS. C'est au contact de ses ami-es et de leurs parents, qu'il a compris que sa vie n'était pas normale, que ses sœurs reproduisaient le même schéma et qu'il était seul maître de son avenir. *« Une fois séparé de tout ça, j'étais heureux et enthousiaste, mais quand le contrecoup arrive, c'est une grosse claque qui te revient dans la gueule. Ce qui fait mal, ce sont les conséquences des traumatismes. »* Il y pense encore souvent. Ça continue de faire mal. Il espère que ça s'atténuera avec le temps. Il fait tout pour avec sa « petite thérapeute », comme il l'appelle affectueusement. *« Le manque de parents fait mal aussi. J'ai pas eu d'affection parentale pour grandir et j'en ai toujours pas. Il manque quelque chose dans ma construction, un adulte de référence, un idéal. Ça va un peu mieux. Je sens des trucs qui ont changé. Faut se comprendre pour s'accepter et pour comprendre les autres aussi. »* Chris essaie de voir ses sœurs au moins cinq fois dans l'année. Pas pour elles, pour ses neveux. Il veut leur donner ce qu'il n'a pas eu : des repères, de la stabilité, le souci de la propreté et des horaires. Quand il était petit, le SAJ a pointé son nez à un moment, mais sans suite. Ça aurait été une bonne chose ou pas. Il ne se projette pas. *« Je suis un peu fier de mon malheur. Ça a construit la personne que je suis aujourd'hui. Avec des personnes sensées, j'aurais peut-être juste été moins dépressif, mais je me soigne et cette vie est ma vie. »* ●

* Prénoms d'emprunt.